

**CHANTS À NOUS-MÊMES  
NOUS SOMMES AUSSI  
L'AMÉRIQUE**

*Miguel Oscar Menassa*



**EDITORIAL GRUPO CERO  
EDITION FRANÇAISE 2011**



# CHANTS À NOUS-MÊMES NOUS SOMMES AUSSI L'AMÉRIQUE

*MIGUEL OSCAR MENASSA*  
*Madrid, 2011*

Traducción Hélène Barnier  
con la colaboración de Claire Deloupy et Clémence Loonis  
Dise o de portada: Clémence Loonis



Je suis enfin,  
et cette fois,  
je demande pardon pour la violence,  
le mort qui parle.

Un miracle de la poésie.  
Une féroce combinaison,  
de tout contre tout,  
Le mutant,  
la diabolique expérience de la folie,  
contre le final atomique du siècle:  
dans une seule voix,  
toutes les paroles.

Et je peux maintenant dire  
que contre la bombe féroce,  
et contre ses conséquences,  
Je suis immunisé.

Une espèce de sauvage indomptable,  
barbare du style.

L'imbattable,  
bolide parlant.

## DÉDICACE

Je dédie ce poème,  
                                  en général,  
                                          à Tous.  
À l'amérique latine,  
                                  parce que j'aime,  
                                          sa future explosion.  
À la fameuse amérique du nord,  
                                  parce que ma poésie,  
chante aussi,  
                                  tout ce qui meurt.  
                                          À la vieille europe,  
et aussi,  
                                  à la seconde europe,  
                                          parce que je crains,  
pour le futur en général,  
                                          de l'Homme.  
À mes amis,  
                                  à mes belles femmes,  
et aux survivants de n'importe quel massacre.  
Aux crasseux,  
                                  en général  
                                          aux étrangers,  
à ceux qui encore,  
                                  n'ont pas,  
                                          de lieu pour vivre.  
  
Aux conquistadors,  
à la fameuse reine,  
                                  chrétienne et masculine,  
notre Isabelle bien-aimée,  
                                  et à son Ferdinand,  
                                          bien-aimé,  
son grand amour,  
                                  son calcul parfait,

et à tout délinquant,  
                                  ayant foulé,  
-seulement par soif de conquête-  
notre petite et grande  
                                  amérique désorbitée.

À mes enfants:

                          Cecilia,  
                                  Antonio,  
                                          Alejandra,  
                                                  et Pablo,  
et du cuirassé Potemkine,  
                                  à ses marins.

Aux chaleureuses mères de mes enfants,  
                                          à toutes les mères, pour avoir  
supporté,  
                                  pendant 5.000 ans,  
                                          la même tâche.

Aux femmes de l'amour et de la rage,  
                                          et quoi qu'on en dise,  
je le dédie aussi à la femme,  
                                          qui a eu,  
la joie,  
                                  pour ne pas mourir.

                                  La Pasionaria,  
parce que  
                                  quarante ans  
                                          d'erreurs et de rafales glacées,  
n'ont pas eu raison d'elle.

                                  Et à Evita,  
parce qu'elle est morte,  
                                          d'un cancer immortel,  
je veux dire,  
                                  de l'ambition suprême,  
                                          se manger elle-même.

À tous les maudits,  
                                  pour une espèce d'amour,  
envers l'inutilité,  
                                  de leurs cris dans l'air,  
                                          sans destination.

Pour les terribles plaies,

et les sublimes éclatements,  
de leurs infernales,

pauvres folies.

À mes amis,

les seuls poètes de ce siècle,  
une dédicace spéciale,

Amis,

RIEN NE VA PLUS,

il s'agit

simplement d'écrire,  
un vers de plus qu'eux.

Le Dernier,

qui dira,

ça doit être ainsi,

tout le contraire.

Je dédie ce livre,

pour m'en détacher,

aux surréalistes,

et à leur pâle sexualité,

survie,

après la guerre,

et entourée,

de parents bien-aimés,

parce que la question,

c'était,

ne pas arriver au fond.

En définitive,

toucher et partir.

Partez sur les chemins,

imbéciles,

ne protégez jamais,

votre propre pain,

et aimez,

avec une espèce de rage,

mélange,

de quelques démons,

et de stupides drogues,

l'incroyable putain,

la vierge folle.

Et avec un rien de tristesse paternelle,

aimez,  
Nadja,  
la pouilleuse,  
la sale mendiante.  
Et vociférez,  
au cas où,  
si peu de merde entre les fleurs,  
n'aurait pas,  
sa véritable odeur.  
Je réserve,  
mes dernières dédicaces,  
pour parler de la mort.

J'ai été Pichon-Rivière,  
notre bien-aimé,  
l'inventeur de la folie groupale,  
et je demande,  
étant resté sans voix,  
qu'on ne dise rien.  
Sachez,  
je ne peux pas répondre.  
Moi, j'ai été mes chers compagnons,  
aux grands yeux démesurés,  
ouverts sur le futur,  
aux grands yeux aveugles,  
LES MITRAILLÉS,  
et nous demandons,  
pour ne pas mourir,  
des drapeaux,  
des millions de drapeaux  
et de la poésie,  
tout son feu éternel.  
Moi, j'ai été les morts célèbres,  
ceux qui sont morts,  
sans rien à perdre,  
les dépossédés;  
ceux du pain,  
seulement certains soirs fugaces,  
et pourtant,  
de peu de paroles,  
et par peur séculaire de la mort,

nous serons,  
    si tout va bien,  
        les Esclaves Modernes.  
Et pour nous,  
nous ne demandons pas de clémence.  
Chaînes contre chaînes,  
    nous frôlant infiniment,  
à cause,  
    de la grande proximité entre les frères,  
nous le promettons:  
nous n'arrêterons pas la mort,  
    mais le bruit,  
        sera assourdissant.

J'ai été la poésie morte,  
et depuis,  
    habitent avec nous,  
        les meilleurs.

Pour eux,  
les dernières funérailles,  
    la crémation définitive  
        et puis voler,

car nous avons déjà écrit:  
  
que nos paroles inondent,  
-dans le seul but d'inonder-  
    les populations voisines.

Que tout serve,  
    ne nous laissons pas convaincre,  
parce que s'il s'agit d'être,  
    nous avons été aussi,  
la mort de la mort,  
le ténébreux voyage au sous-monde des cimetières,  
et entre les tombes des proscrits,  
    nous avons été,  
        le sauvage érotisme.

Les plus lourdes pierres tombales et leurs violentes inscriptions:  
Ci-gît le chanteur,  
    et près de sa tombe,  
gît,  
    son amoureuse,  
        et tout,



## INTRODUCTION

Je vis,  
-depuis un an-  
dans un pays lointain,  
au sud de l'europe.  
Je vis,  
par habitude,  
dans son propre centre.

Au sud de la ville,  
là où la ville,  
est elle et sa fin.

Le vide,  
où atterrissent les égouts,  
la limite exacte,  
entre la liberté et la folie.  
Je veux dire,  
que buenos aires,  
n'est pas morte,  
car vivre,  
je vis dans ses faubourgs.

Et pourtant,  
-à cause du vieux vice du mystère-  
personne ne soupçonne.  
Debout sur le trottoir de ma maison,  
penché,  
les jambes croisées  
et la droite en arrière,  
appuyé au tout nouveau feu rouge,  
la cigarette,  
pendant  
au bec comme si j'étais un tombeur,  
et pourtant,  
ils pensent que je suis,  
un malentendu,  
un pré sauvage  
ayant poussé sans qu'on s'y attende,





chantera,  
le chanteur ne cessera pas de chanter.  
Et si, elle, elle n'accepte pas,  
encore,  
toute sa liberté,  
on la tue  
et si c'est nécessaire,  
on tue ses amants,  
la police  
et même l'armée,  
si c'est nécessaire.  
Le tango,  
je vous dis,  
est,  
véritablement subversif.

## CHANT DEUXIÈME

Et maintenant,  
vous connaîtrez ce qu'on appelle,  
la véritable histoire de dieu.  
Comment, d'une délicate agonie,  
on saute,  
pour tomber, dans le tumulte de la gloire.  
La poésie faite chair.

Vive le Poète!

Moi, j'ai vu  
avec quel désespoir il faisait les vers.  
Moi, j'ai vu  
comment le poète mangeait,  
de la merde pour savoir,  
et de son sexe,  
suçait le pus,  
les derniers scandales,  
pour qu'elle,  
elle vive un jour de plus.

## CHANT TROISIÈME

Aimer,  
    nous aimions Evita.  
Nous lui avons mis  
        au milieu de la poitrine  
                un soleil de guerre,  
chaleureux,  
        oiseau de l'atlantique,  
                                entrelaçant  
les mots de la libération.

Je reviendrai,  
    je serai des millions.





## CHANT SIXIÈME

L'idéologie parle toujours de la vie  
quand tout semble à mon avantage,  
que tout grandit,  
mensonge.

Peu à peu,  
je me rendrai à l'évidence,  
je ferai:  
tout ce qu'il faudra pour être.

Je suis  
une famille nombreuse,  
un médecin mûr et encore,  
dans l'attente,  
d'un brillant,  
stupide futur.

Poète parce que je suis,  
un médecin moderne.

J'écris des vers fondamentaux,  
je suis un diseur.  
Ouvrier du verbe.

Ce qui me préoccupe dans la guerre,  
c'est sa relativité,  
dans le tango,  
sa cadence.

Ne me laisse pas mourir,  
Gardel,  
chante.

Je suis,  
ce qu'on appelle, un pur-sang,  
et je veux être,  
le petit père du siècle,  
l'homme aux mille visages,



## CHANT SEPTIÈME

Et maintenant,  
lutter pour le pouvoir  
et faire de cela,  
une distraction.  
Le premier pas aura à voir,  
avec le ramassage,  
des ordures.  
Il faudra rassembler,  
toute la crasse.

Avec nous,  
l'ancien parfum de la vieille crasse  
et le chaleureux et juvénile arôme,  
de la petite crasse,  
la crasse des enfants.

Nous irons tous ensemble,  
toujours,  
et nous vivrons chaque fois, de mal,  
en pis.

Lentement nous dominerons le monde.  
Nous le savons,  
aucun de nous,  
ne prendra,  
le bon chemin.

L'homme mourra à genoux ou ne mourra pas.

Esclave,  
de sa propre folie,  
de sa rapide,  
mortelle stupidité.

Le poète,  
veut gouverner,  
toute cette bêtise

et il peut.  
En relisant mes écrits,  
on verra que je suis,  
un grand conducteur,  
une âme sans destin,  
un pauvre homme.

Avoir,  
j'ai tout eu,  
le pâle savoir des idiots,  
la joie rauque des moribonds,  
mes pauvres compagnons,  
mes pauvres petits anges noirs,  
mes célèbres crasseux,  
mes martyrs.

## CHANT HUITIÈME

Réduire,  
    tout temps  
        à un seul temps.  
Celui des éclatements.  
        Le reste,  
faire l'imbécile,  
    le problématisé.  
La névrose,  
    est bien vue.  
Corps et parole  
    flottant librement,  
tôt ou tard  
    aura lieu,  
        la fission atomique.  
Il n'y a pas d'humanité sans éclatements.  
                    Attendre,  
le temps,  
    il y en a toujours trop.

## CHANT NEUVIÈME

Préoccupé,  
je continue à être préoccupé,  
par le bien-être général.

Le ciel,  
une atmosphère de lithium raréfiée,  
un chant de mauvais augure  
sur la tiède plaine du passé.

Elle et son visage,  
maintenant,  
contre le ciel.

Appauvrissant le sens de l'univers,  
écourtant les distances,  
pour sauter,  
la muraille infranchissable.

Elle,  
elle veut commettre son péché,  
avoir,  
son propre crime.

Le nom de son père,  
ne lui suffit pas,  
elle désire pour elle,  
à nos côtés,  
un avenir,

ardent,  
ardent et fou  
et mortel avenir.

Il s'agit,  
de l'histoire de toujours,  
une histoire de faim.

Un,  
« j'en veux plus »,

infini.

Une douleur permanente et tortueuse.

Elle a cessé de m'aimer

pour une bêtise,

à cause,

d'une saillie de mon intelligence,

une inspiration cinglante.

## CHANT DIXIÈME

Avant de mourir,  
il faut,  
être complètement malade.  
Connaître le dernier mal.  
Avoir des enfants,  
du travail,  
des idéaux,  
quelque chose pour lutter.  
Une fièvre intense à l'estomac,  
contre tout.  
Après,  
mourir tranquillement.  
Connaître complètement le mal,  
nous laisser surprendre par le lever du jour,  
par une rage,  
des sens,  
contre l'extrême propreté.  
Connaître,  
bien-aimée,  
je veux connaître,  
la vertu du mal.  
La furibonde couronne de roses embaumées  
et la pâle,  
nostalgique putain,  
impardonnable,  
folle d'amour.  
Ne crains pas,  
les assassins,  
quand nous parlons,  
nous parlons toujours du passé.  
Ce qui arrive,

est arrivé,

ce fut

dans ton propre regard.

Elle et lui

agonisèrent dans mes bras

et toi,

tu étais heureuse.

## CHANT ONZIÈME OU CHANT FINAL

Esclaves,  
    et pourtant,  
        je suis un écrivain.  
Je veux seulement,  
        leurs regards affamés sur moi.  
Je veux seulement,  
        -pour le dernier poète d'occident-  
un vrai luxe:  
    Des témoins,  
        des billions de témoins,  
pour le chant final.  
Et l'audace,  
    est insoupçonnable  
        parce que maintenant,  
je dois écrire,  
    notre chant final.  
De célèbres rugissements,  
    je veux,  
        des voix sauvages, pour que le poète,  
    puisse l'impossible:  
chier aux toilettes,  
manger dans la salle à manger,  
mourir dans un lit,  
    et un diplôme de quelque chose,  
        ne lui ferait pas de mal.  
L'impunité est nécessaire.  
La bête,  
    qu'elle repose tranquille,  
        qu'elle meure en paix.  
Le cirque,  
    n'a besoin,

que de son passé.  
Je le sais bien messieurs,  
la liberté,  
n'existe pas.  
Je l'ai dit moi-même,  
mais le poète,  
aime la liberté.  
La luxure,  
un baiser dans les ombres,  
et entre les ombres,  
l'arc-en-ciel,  
et au milieu de l'arc-en-ciel,  
Picasso,  
ta colombe,  
ta blanche colombe de la paix  
et sa tendre petite merde,  
ses célestes petites fientes,  
exactement,  
sur nos yeux.  
Et pour qu'on comprenne,  
je le dis clairement:  
J'aime la liberté.  
Basta de morts.  
Pour la patrie non plus.  
Nous regarder longuement dans les miroirs,  
et l'amour,  
et la mort,  
nous en sommes écoeurés.  
Nous savons,  
que le plein air,  
le soleil,  
ont aussi leurs victimes.  
Leurs amants fous,  
leurs cloqués mystiques,  
les disposés à tout pour le soleil,  
les chics types.  
Ceux qui sous les plaies,  
jouissent,  
d'une bonne santé,  
une santé profonde,

individuelle,  
privée.  
Les plaies et l'odeur de pourri,  
dit-on,  
ce n'est qu'une mode,  
simplement une crise du système,  
un amour d'été,  
une rapide et périssable fulguration.  
Mais l'automne reviendra  
et tombera  
qui devra.  
La seule chose pérenne,  
nous dit-on,  
la luxuriante toile d'araignée,  
les mailles imperceptibles,  
obliques,  
où l'homme,  
perd,  
ses sens.  
Vous avez raison messieurs,  
le pouvoir est à vous,  
mais au poète,  
rien ne lui importe,  
le poète,  
aime la liberté.  
La beauté de notre vieux blé américain,  
poussant de toute part,  
le pain aimable des Incas.  
Les sexes multicolores de nos terres vierges  
et nos fameux indiens sans dieu,  
les Guaranis obstinés,  
ceux qui ont paisiblement tout donné,  
pour continuer,  
à parler de la liberté,  
Rois du verbe.  
Et ils s'agenouillèrent face à la croix,  
parce que sous ce ciel,  
cela revenait au même,  
de parler de l'homme ou des dieux.

Après,  
ils sont tous morts.  
Le Christ grandissait,  
-entre les dures pierres des Andes-  
scellant l'incroyable  
destin américain.  
De sombres canons,  
des armes sophistiquées,  
les plus féroces radiations atomiques  
et tout,  
contre l'organe même de la vérité,  
contre nos propres  
et chères,  
cordes vocales.  
Il fallait,  
faire taire,  
le strictement humain.  
Ils sont tous morts.  
Le sang,  
porta ses fruits  
et fut,  
l'aliment visqueux  
des petits enfants,  
et des champs.  
Il poussa,  
des plantes sauvages,  
une troisième force irrépressible.  
Une race de fauves.  
Sans aucun territoire pour vivre  
et de ce fait,  
amants de la liberté,  
de la parole inaccessible,  
de l'obstinée  
et violente croyance,  
que tout changera.  
La haine  
fut nécessaire pour vivre,  
la vie joyeuse,  
un espoir.  
Ils nous obligèrent à avoir de la pudeur,

ils nous inventèrent d'extravagants vêtements,  
pour cacher notre beauté.

Elle,  
dit-on,  
était insupportable,  
une beauté humaine,  
un désir ardent de vivre,  
une passion irrémédiable.

Ils opposèrent  
au chant de nos sexes en plein air,  
les marches nuptiales,  
le baptême,  
le sordide bruit de mitraille,  
et pourtant,  
le poète,

aime la liberté.  
Il veut voler,  
il veut,  
tout dire.

Ils inventèrent pour la liberté du poète,  
les espaces réduits,  
les prisons,  
une place dans la culture.

Ils détruisirent tout  
et pourtant,  
le poète,

aime la liberté.  
Le rauque murmure des mots à leur paroxysme.  
Le poète,  
ne veut que chanter  
et l'Amérique,  
chante dans le poète.

Nous demandons,  
un endroit pour vivre,  
un espace pour nos cris,  
paisiblement,  
nous demandons le pouvoir.  
Nous sommes,  
les dépossédés, ceux qui ont été privés,  
dépouillés,

de notre histoire et des fruits.  
Invention de la modernité,  
                                nous fûmes,  
                                le nouveau monde,  
la source ardente  
                                et les mystérieux  
                                et sauvages nectars,  
pour que ces messieurs jouissent éternellement.  
                                Et pourtant,  
le poète, aime encore la liberté.  
Un accord définitif entre nous:  
couper les flux,  
                        pour que l'ennemi,  
                                meure de vieillesse.

## TORO SENTADO LE VISIONNAIRE –I

Ici,  
toro sentado,  
amant du silence.  
Je regarde le soleil,  
c'est la tombée du jour,  
et je sais,  
que tout est éphémère.  
Des ères atomiques viendront,  
et déracineront notre règne,  
du centre de la terre.  
Le soleil tombera,  
comme un fruit pourri,  
comme un oiseau blessé,  
en plein vol.  
Derrière les collines  
je vois pour l'homme,  
du sang et des ordures,  
un sifflement glacé et nocturne.  
Ici,  
assis,  
amant,  
taureau du silence,  
je vois pour l'homme,  
derrière les collines:  
La mort.





## TORO SENTADO LE VISIONNAIRE -IV-

Cette nuit,  
    la dernière,  
        je veux une fête.  
Une agonie lente,  
    jusqu'au lever du jour,  
        avec du feu de liqueurs,  
avec nos drogues de la vision pérenne  
        et la fameuse,  
brillante petite peinture pour indiens,  
        sur notre visage,  
sur notre poitrine modelée par la vie,  
sur l'architectonique cul,  
        des belles femmes.  
De rouges tambours,  
    artistes du bruit,  
        pour la danse.  
Chaque heure,  
    en dansant,  
        est un miracle de la vie.  
Chaque heure,  
    en dansant,  
        se transforme en millénaires.  
Être,  
    avec ce rythme,  
        je vous l'assure,  
nous serons historiques.

## TORO SENTADO LE VISIONNAIRE -V-

Et la nuit de l'ardente folie,  
de la folie collective,  
est passée lentement.  
Et tout le rythme,  
et toute l'allégresse du tam-tam,  
-violent et rouge de rage au lever du jour-  
ont été,  
nos histoires.  
Tout a été,  
grandeur  
après grandeur.  
Aucun d'entre nous n'a pleuré,  
le cœur de l'indien ignorait ce que c'est que pleurer.  
La marque,  
la véritable marque de l'histoire,  
pour nous,  
a été la fierté,  
la superbe.  
Nous n'avons jamais été modestes,  
mais plutôt,  
sordides.  
Nous savions  
qu'au delà de la colline,  
c'était l'homme  
que la mort attendait.



## TORO SENTADO LE VISIONNAIRE -VII

Et j'ai vu,  
-mon âme plongée dans le poison mortel,  
de la suprématie-  
la vision transcosmique,  
une vision,  
au-delà de la vie.

Les abîmes, les pierres,  
-qui abrutissaient et avivaient tout à la fois,  
notre horizon-

les plus hautes cimes,  
les oiseaux de feu,  
-et la chaude mitraille et l'alcool-  
et notre propre manière de vivre,  
tout,  
contre nous.

Plongé,  
dans une telle folie juvénile,  
j'ai inventé la vieillesse et proposé,  
pour les plus vieux,  
la mort subite.

Tant de force,  
j'ai voulu imaginer,  
suffirait,  
pour l'envol,  
de quelques enfants,  
quelques paroles.



**AU-DELÀ  
DU DERNIER CHANT  
REVENIR EST IMPOSSIBLE**

je  
est un autre  
**A. Rimbaud**

je,  
le poète,  
l'Autre  
**M.O. Menassa**

Cinq siècles sont passés  
et tout,  
fut vrai.  
Les videurs d'entrailles,  
les violeurs de sarcophages.  
Ils sont arrivés avec leurs bombes,  
au centre de la terre.  
Ils voulaient tout conquérir  
et ils avaient,  
une passion démesurée,  
-perverse-  
pour les rencontres virginales.  
Aimer,  
ils aiment par-dessus tout,  
la blancheur,  
l'asepsie,  
une espèce de sourd caprice,  
construire,  
des murailles infranchissables,

organiser nos sens,  
et en plus,  
de claires arguties,  
des modèles enchantés,  
des titres rutilants dans les journaux, .  
pour voir,  
s'il est possible,  
de dévier notre regard.  
Ils ne nous laissent pas vivre.  
Leur seule nécessité:  
que nous n'ayons pas faim,  
pas si faim !  
et pour notre désir  
les reliques,  
les fauves maladroits abrutis par la vieillesse,  
les déchets,  
bref,  
pour nous,  
PAIN et CIRQUE.  
La tiède  
et mélancolique,  
coutume des peuples barbares.  
Pour survivre,  
pour que ne me tue pas,  
le tenace et imperceptible ennui,  
j'ai été le nain,  
et j'ai été aussi,  
géant dans le brouillard.  
Un homme marqué par la petite vérole,  
-je veux dire,  
touché,  
par une maladie sans importance-  
Utile  
à un grand destin,  
ou bien,  
un petit.  
Une bouture d'humanité,  
faite chair.  
Violente insinuation.  
Je fuis,

maintenant,  
tranquillement  
de la bible  
et je me masturbe,  
avec la chaude vierge,  
exactement,  
face à la croix.

Ave Maria,  
impure,  
péché et merveilles.

À la tombée du soir,  
divine putain,  
tu te rendras,  
à ma mortelle maladie,  
le jabot de paroles.

Résister,  
chrétiens, vous ne pourrez pas,  
j'ai en mon pouvoir,  
le secret du siècle.

La merde,  
la plus pure,  
contre la croix:  
des enfants en chair et en os,  
d'aimables paroles  
qui rappellent,  
des cantiques de guerre,  
et la fumée de mon tabac,  
toujours mortelle.

Et pourtant,  
je crains que comme final,  
ils ne nous inventent,  
la FAIM,  
contre nous-mêmes.

Autant dire,  
que je suis désespéré  
et je sais  
que je mourrai de colère un jour  
et personne,  
n'en saura rien.

Ni mes hommes,  
ni les serpents fous.  
Et je mourrai de colère un jour,  
parce que j'ai dans ma poitrine,  
de la haine contre tout:  
contre les belles femmes et les amis,  
contre le stupide indien américain  
et son orgueil,  
et une haine immémoriale  
contre les impuissants blancs,  
d'amérique du nord,  
contre ceux qui jamais,  
n'ont fait l'amour.

Une haine dans ma poitrine,  
contre la vieille europe,  
l'inventrice de la faim et de la guerre,  
l'inventrice  
du plus haut esclavage,  
la propriété privée.

Eh bien,  
quoi qu'on en dise,  
je suis,  
le seul poète de ce siècle.

Le grand masque.  
Moi aussi,  
j'ai dans mon cœur,  
mon Neruda,  
je veux,  
mon île noire,  
et ne croyez pas,  
que je dis des bêtises,  
cherchez dans ma poésie  
et vous trouverez,  
que mes grappes mûres,  
sont  
les plus profondes,  
les raisins du festin final,  
les plus noirs.

Et maintenant,  
si vous voulez,

pour me pardonner,  
vous pouvez me demander que je prie,  
que je me mette à pleurer,  
qu'avec ma poésie,  
la vraie,  
je détruis les démons,  
comme je l'ai fait avec dieu.

Et si je suis,  
la source claire,  
qui transperce la pierre,  
je peux pleurer,  
pour tous les péchés  
et aimer dieu,  
et son cortège diaphane et fou,  
de lépreux.

Je crains,  
donc l'enfer,  
je crains,  
de mourir empoisonné.

Et si le poète se moque,  
c'est,  
un idiot profond,  
il ne tient pas compte de l'avenir,  
il dit tout.

Il n'y connaît rien,  
-pas même pour vivre-  
en politique.

Et si on l'enferme,  
le poète,  
rugit de tristesse,  
et son rugissement  
s'étend,  
jusqu'aux confins de l'univers.

Cette fois,  
le poète,  
ne courra pas,  
derrière les diamants,  
d'aucune plage armoricaine,  
ni de l'afrique noire.

Cette fois,

le poète,  
sans or à la ceinture,  
sans croix au dos,  
ne s'adonnera,  
ni à la politique,  
ni au loisir.  
Cette fois,  
pour faire taire,  
le chant du poète,  
il faudra le tuer.  
Et si quelqu'un tente,  
l'immense saloperie de le tuer,  
le Poète,  
semble alors,  
un drapeau,  
mais,  
assassin immortel de toute la blancheur,  
amant obstiné de la destruction,  
de toute la pureté,  
il ne cesse de chanter.

## LA FIÈVRE DE L'OR

Transformez-nous d'avant-garde en élite,  
révolutionnez votre vie.

Ne supportez plus,  
le poids,  
de nos paroles.

PARLEZ.

La fin de siècle,  
pour mon néant,  
c'est peu.

Je suis,  
un courageux,  
c'est-à-dire,  
un déçu chronique.  
Un mort de faim.

Hier j'ai ressuscité,  
parce que de toutes façons,  
ça revient au même,  
d'ouvrir la bouche que de la fermer.

Je suis,  
donc,  
le ressuscité,  
le robuste à qui le pain a manqué.  
Un écartelé par la faim,  
le petit,  
morceau de viande et sa parole,  
la puanteur.

Ne me cherchez pas  
hors de vous,  
je suis invisible,  
une espèce de merde intestinale coincée,  
un pet mémorable à bout portant,

je veux dire,  
les tambours retentissants de la tachycardie fatale.  
Un élançement inattendu,  
en plein cœur.

Provenir,  
je proviens d'un pays,  
où mourir,  
n'était pas suffisant.

Je suis,  
le profond,  
celui qui a cru en la liberté,  
l'ambitieux,  
féroce­ment attaqué par la fièvre,  
celui qui coûtait plus.

J'ai  
comme manières,  
dans la conquête de l'univers,  
La Stupidité illuminée:  
ouvrir la bouche,  
et fermer la bouche,  
soixante fois par minute,  
et chaque fois,  
émettre un son,  
et chaque fois,  
produire,  
le silence parfait,  
la déviation,  
le nouveau sens.

Un peu plus au-delà de la vérité,  
le pouvoir,  
n'existe pas.

Il conviendrait,  
alors,  
de rationner la haine,  
de prévenir, les maladies de cœur.

Haïr,  
haïr,  
je hais le pain,  
par une espèce  
de rage contre le biologique



## TROISIÈME MANIFESTE DU GRUPO CERO

La guerre,  
    nous avons tout su d'elle,  
                    nous en sommes écoeurés.

Les chairs macérées,  
                    les poitrines ensanglantées,  
les âmes,  
    arrachées de leur place et lancées,  
pour toujours dans le vide.

Depuis nous conseillons,  
                    jamais plus de racines,  
jamais plus pour nous,  
                    l'illusion d'avoir.

Nous portons en nous la mort,  
                    nous sommes humains.

La caricature de l'indicible.  
                    Une guerre des paroles,  
contre la biologie,  
                    contre la physique moderne.

Nous sommes,  
                    la grande alternative,  
                    le sexe contratomique.

La vérité,  
    le symptôme parfait.  
                    *Moi, moi, je suis,*  
le seul qui ne change pas,  
                    passe la mort,  
et pourtant,  
                    je me maintiens jeune.

Passes la merde,  
                    et je conserve encore,

mes parfums,  
mon cul vierge,  
ma femme indemne,  
les passeports et l'amour,  
en règle.  
Poète depuis toujours,  
je n'ai pas eu besoin,  
de mon corps pour vivre.  
Aux requêtes voraces de la justice,  
j'ai peu à peu répondu par des paroles,  
c'est pourquoi je suis,  
la seule pièce du système,  
complète.  
Mon corps,  
n'existe pas.  
C'est,  
cette fois-ci,  
pour le prestige que nous sommes venus.  
Nous sommes,  
les déboucheurs de cloaques,  
les crasseux,  
les derniers chercheurs de poux,  
la risée,  
ceux qui ont émigré sans savoir,  
les étrangers.  
Nous sommes,  
mon amour,  
la grande vague de merde,  
contre l'antiquité.  
Ceux qui ont été chargés de se foutre  
de l'enfant terrible,  
des belles et délicates petites tasses de porcelaine,  
et de ton geste de reine,  
entre les plus hautes cimes des arbres.  
Nous sommes,  
les barbares,  
nous venons,  
pour ainsi dire,  
crever les ballons.

[www.miguelmenassa.com](http://www.miguelmenassa.com)

[www.grupocero.org](http://www.grupocero.org)

©editorialgrupocero2011